

Malines : Vieilles façades.

Lors de la mobilisation, en août 1914, les Malinois avaient, en effet, réservé aux défenseurs de la patrie un accueil particulièrement chaleureux, ce dont les soldats avaient conservé un profond souvenir. Dans la ville, aux coins d'un grand nombre de rues, était alignée une longue rangée de tables ; des jeunes filles allaient de porte en porte afin de recueillir les dons des particuliers. Les militaires étaient invités à s'asseoir devant les tables recouvertes de soupe chaude, de piles de tartines, de viande fumée et de café odorant, et ils pouvaient manger et boire à leur gré. Ce n'était pas une aumône, mais un geste spontané de la Patrie reconnaissante qui songeait à ses enfants au moment où ils entraient dans la voie du sacrifice ; les jeunes filles qui les servaient n'étaient pas des étrangères, mais semblaient plutôt être leurs sœurs ; et le cordial accueil de la population leur rappelait la table familiale, dressée chez eux, le jour de la kermesse.

Pareille réception ne leur échet qu'à Malines ; ils en firent part dans les lettres qu'ils envoyaient à leurs parents, et lorsque les réfugiés Malinois débarquèrent dans les Flandres, ils s'entendirent interpellés en maints endroits par ces mots : « Ah ! vous êtes de Malines ! Nous allons faire de notre mieux pour vous contenter ».

Tandis que la généralité des fuyards étaient parqués dans les églises ou les écoles, quantité de Malinois trouvèrent à leur disposition un lit douillet et une belle chambre.

Cependant tous les Malinois ne furent pas traités avec de pareils égards. Déjà on voyait se révéler bien des égoïsmes et des exilés furent nettement exploités.

Il y avait 35.000 Malinois à Gand. Le docteur Lamborelle les groupa et installa un bureau au beffroi à leur intention. Il parvint à obtenir des crédits de l'administration communale qui lui servirent à payer ses employés et à soulager beaucoup de misères.

De nombreux habitants de Malines et des environs se réfugièrent en Flandre Zélandaise. Le voyage était relativement aisé, car le train Malines-Terneuzen les conduisait directement à Hulst.

Beaucoup de personnes se sentaient attirées vers Anvers, mais il était plus difficile de s'y rendre, l'autorité militaire interdisant le séjour dans la ville à tous ceux qui n'y étaient pas inscrits avant le 1er août. Il fallait tenir compte, en effet, des exigences militaires de la place forte.

C'est ainsi que commença pour les Malinois cette odyssee qui ne devait pas prendre fin de si tôt. Ils étaient nombreux ceux qui ne devaient revoir leur ville qu'après quatre ans d'exil.

Voyons maintenant ce qui se passait à Anvers.

L'armée s'était retranchée sous les murs de la position fortifiée et l'on peut dire qu'à partir de ce moment le cœur de la nation battait à Anvers. Non seulement le grand quartier général s'y trouvait pour organiser la résistance, mais le gouvernement était prêt à l'appuyer de son concours.

Il n'entrait plus guère de navires dans le port, qui était désert. De nombreux chômeurs flânaient dans les rues, recueillaient les bruits du jour et les répandaient dûment amplifiés. Des secours étaient alloués aux familles des soldats.

Le ministère de la guerre siégeait à la Salle des fêtes, place de Meir. Le quartier général était établi dans les locaux du Gouvernement provincial, tandis que l'Athénée royal abritait le ministère des affaires étrangères.

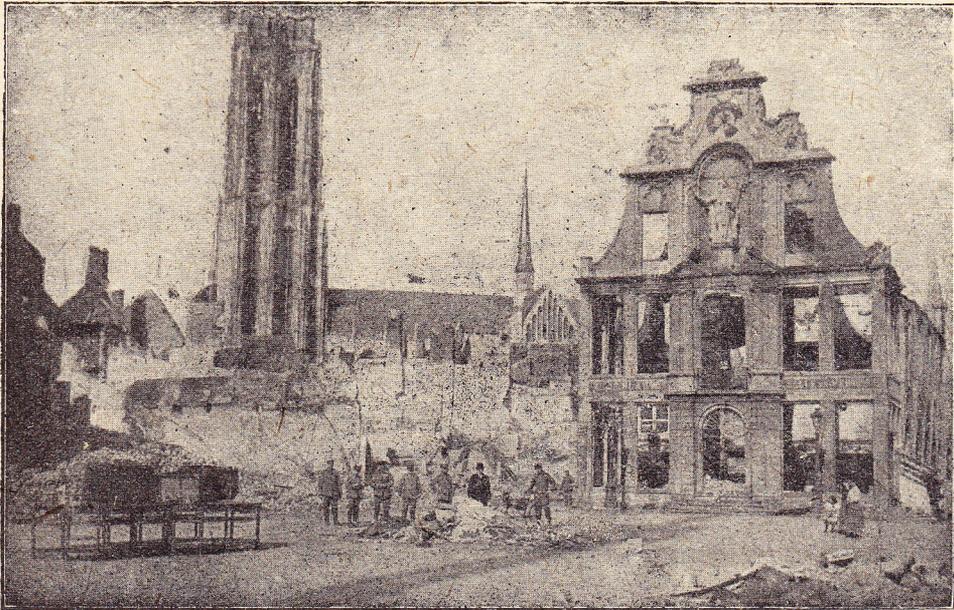
Dans son ouvrage « La chute d'Anvers », M. Joseph Muls a rendu de façon très originale la physionomie d'« Anvers capitale ».

« Ce qui, dit-il, au sein de l'agitation due à l'armée et à la garde civique, à la surpopulation, aux chômeurs et aux pauvres en ballade, donnait à la ville une physionomie inattendue, c'était la présence de la Cour au Palais royal de la place de Meir, l'installation du Gouvernement et l'arrivée des représentants étrangers accrédités à Bruxelles.

Anvers était devenue la capitale et déjà l'on faisait des préparatifs pour transformer l'Opéra en Parlement, et l'Athénée en palais du Sénat.

Presque tous les matins on pouvait voir les palefreniers du Roi conduisant les chevaux de la Cour, deux par deux, à la promenade quotidienne, dans les parcs environnant la ville. Des sentinelles faisaient les cent pas devant le Palais royal, place de Meir, et dans la rue Wappers où toute circulation était désormais interdite. Un gendarme montait la garde devant l'entrée principale pour répondre aux estafettes et aux courriers, et lorsque la porte s'ouvrait, on se heurtait à un second gendarme, chargé de recevoir les messages et d'introduire le courrier auprès d'un adjudant.

On se transmettait toujours avec un égal intérêt les nouvelles relatives au Roi, qu'on pouvait voir quotidiennement se rendant dans sa rapide limousine vers une des portes de la ville, en route pour le front.



Malines : Ruines de la Maison de la Gilde des Arbalétriers ; toute la rue à gauche a été détruite.

Le dimanche, la foule attendait l'arrivée des troupes car on savait que le Souverain assistait à la Messe à l'église Saint-Jacques, dans ce chœur somptueux en style Renaissance, où l'on montre encore la place occupée jadis par Rubens dans les stalles en vieux chêne brillant.

Je rencontrais parfois le ministre Davignon au moment où il descendait le perron de l'Athénée — devenu le ministère des Affaires étrangères — de son air calme et placide. Apparemment convaincu que tout irait pour le mieux, sa bouche souriait dans l'encadrement de sa majestueuse barbe taillée en carré.

Le Conseil de la Couronne siégeait au « Grand Hôtel », plaine de Malines. Là également, des soldats se tenaient dans leurs guérites et on voyait constamment entrer et sortir des députés ou des ministres, à mesure que des boy-scouts arrivaient en vélo porteurs de courriers.

Dans la rue des Tilleuls, je croisai les ministres Van de Vyvere et Helleputte qui semblaient un peu désorientés après une séance du cabinet et musaient le long des devantures.

Un matin, je trouvai le ministre Poulet, en train de regarder d'un œil absent des cartes-vues à la vitrine d'une librairie.

Une auto me dépassa, emportant M. Schollaert. Il disparut dans la direction de la chaussée de Malines. Il se rendait probablement au quartier général de l'armée de campagne, afin d'y recueillir des renseignements auprès du commandement général.

Une après-midi, au milieu du brouhaha intense de la rue des Peignes, je vis passer l'auto du cardinal Mercier. Il se dirigeait vers le « Grand Hôtel », afin d'y conférer sans doute avec le gouvernement. A travers les glaces étincelantes de la limousine, je remarquai la pourpre de sa calotte et de ses gants et reconnus sa figure ascétique semblable à une vieille fête de Christ de Memling, portant sur ses traits les soucis de ces temps troublés. Il était rentré de Rome où il avait assisté à l'élection du nouveau Pape. A son retour, il avait trouvé détruite sa vieille université de Louvain et son palais archiépiscopal de Malines, gravement endommagé.

Il régnait toujours une grande animation au marché aux Souliers, devant l'« Hôtel St-Antoine », où étaient installés les représentants étrangers. Le long du trottoir étaient rangées de longues files d'autos, indiquant le nom des légations auxquelles elles appartenaient.

Il suffisait à certains spectateurs de voir sortir de l'hôtel un attaché russe ou anglais pour échafauder

aussitôt les hypothèses les plus invraisemblables.

Volant de bouche en bouche et toujours grossies, les nouvelles les plus insensées circulaient dans la ville : les Anglais concentraient dans le Limbourg une grande armée qui devait encercler les Allemands ; les Russes avaient débarqué à Ostende...

La vue d'une auto passant le long des avenues et occupée par une demi-douzaine de Français, suffisait, pour un jour au moins, à faire naître le ferme espoir que les Allemands avaient été refoulés et que la Belgique serait bientôt évacuée.

Les diplomates étrangers logés à l'« Hôtel St-Antoine » étaient évidemment mieux au courant, mais leur genre de vie ne dénotait de leur part aucune inquiétude apparente.

Par les fenêtres ouvertes du côté de la Place Verte, on pouvait voir des messieurs en habit et des dames en toilette de soirée évoluant dans les salons, au milieu des officiers étrangers.

Dans la salle de restaurant une société distinguée devisait gaiement, comme dans l'atmosphère tranquille de quelque ville d'eaux, autour des tables baignées de lumière dorée, où les ampoules électriques s'épanouissaient comme autant de fleurs rouges ou jaunes.

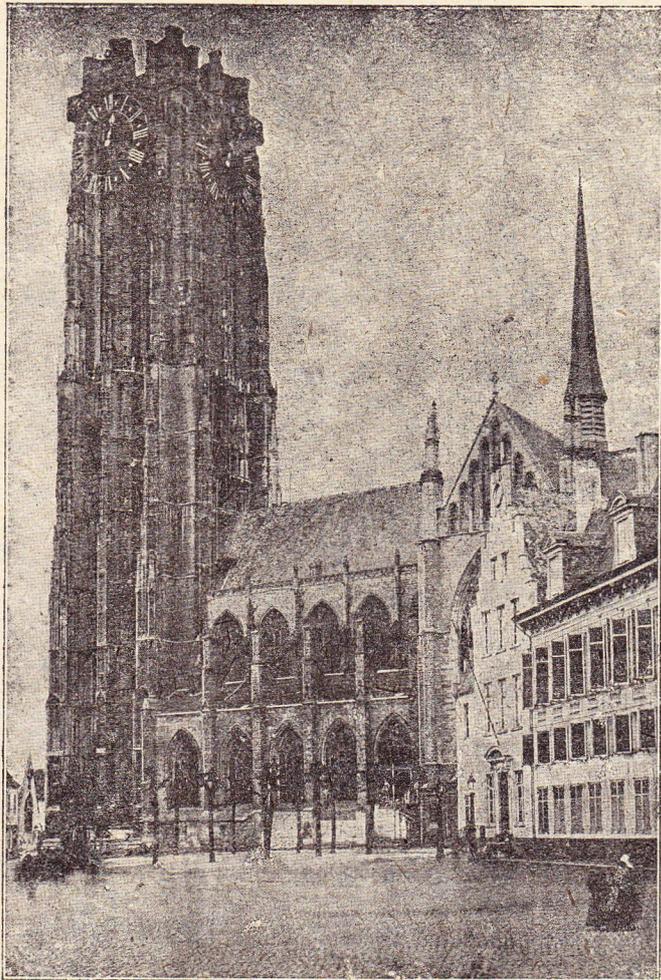
Dans le jardin d'hiver, sous les palmiers, des dandys sirotaient une tasse de café ou un verre de liqueur, tandis que les volutes bleuâtres des havanes se répandaient à travers la salle.

A la gare c'était le grand affairement de la garde civique, qui avait à s'occuper des réfugiés, des blessés, des étrangers qu'on expulsait, des espions arrêtés, des soldats et ambulanciers en partance.

A la place de Meir, la foule s'obstinait à regarder la file des autos stationnant devant le ministère de la Guerre, installé dans la salle des fêtes de la ville. La sortie d'un officier d'état-major était tout un événement et on scrutait les traits de son visage pour y surprendre des signes indicateurs de succès ou de revers.

Le passage des autos d'ambulance provoquait un vif émoi parmi la foule qui filait au pas de course afin d'arriver à temps devant l'hôpital du collègue St-Jean Berchmans et de pouvoir assister au transport des blessés.

Des groupes s'arrêtaient devant les multiples affiches que le gouverneur militaire faisait continuellement placarder et qui contenaient des prescriptions relatives au séjour des étrangers, des ordonnances concernant l'éclairage, la fermeture des cafés, l'inter-



L'église St.-Rombaut à Malines.

diction des boissons alcooliques, ou qui reproduisaient des schémas d'avions, de dirigeables ou d'uniformes des armées alliées.

— L'apparition la plus réjouissante en ville était celle de nos boy-scouts. On les voyait partout, ces enfants ayant à peine quatorze printemps, avec leurs larges sombreros, leurs manteaux verts et leurs bas verts laissant les genoux à nu. Ils avaient leur quartier général au Poids de fer, derrière la statue de Théodore Van Ryswyck. De là on les envoyait aux ministères, aux hôpitaux et tout le long du jour ils portaient des messages dans tous les coins de la ville et à la campagne.

Les terrasses des cafés regorgeaient d'officiers, de médecins militaires, de pharmaciens et de brancardiers en congé, ainsi que de bourgeois, qui commentaient les événements avec passion.

Les vendeurs de journaux traversaient la foule tels des bolides. Il leur était défendu de crier les noms des quotidiens ou des nouvelles de guerre. Mais ils se livraient entre eux à de véritables matches de vitesse pour atteindre un quartier déterminé, et il était presque impossible de leur acheter un journal au vol.

A une allure folle les autos militaires, transportant des officiers et des fonctionnaires, roulaient à travers la ville parmi le bruit et le grincement des sirènes. Tous les règlements sur la vitesse étaient tombés en désuétude.

Au port, le promenoir-nord était noir de monde ; chacun voulait voir le transatlantique allemand « Gneisenau », transformé en hôpital militaire.

On y apercevait les soldats en convalescence

étendus sur des chaises-longues, avec des pansements autour de leurs blessures.

Quant au fleuve, il offrait un spectacle navrant. Toute la vaste courbe des quais, d'Austruweel à Hoboken, était vides de navires. Toutes les grues tendaient leurs bras vers la ville dans un geste identique et leurs chaînes se balançaient sans but, dans le vide, au gré du vent.

De l'embarcadère, au pied du vieux Steen tout gris, un pont de bateaux menait à l'autre rive.

Plus loin, en amont, le long du quai, à l'emplacement des navires de la « Red Star », le parc automobile de l'armée était installé sous les hangars. Il y avait là des centaines d'autos de toute espèce réquisitionnées par l'autorité militaire et qui, repeintes dans une tonalité grise uniforme, portaient à présent les deux grandes lettres bien apparentes « S. M. » (service militaire).

Chaque matin je voyais défiler sous mes fenêtres un innombrable troupeau de bœufs et de vaches, que l'on menait, par la longue rue d'Argile, vers les parcs à bétail, situés en dehors des portes de la ville et qui devaient assurer le ravitaillement de l'armée et de la population civile. »

Terminons cette jolie esquisse de l'écrivain Muls par la description d'une scène d'un soir de guerre :

« On priait avec persévérance et confiance dans toutes les églises.

Les maître-autels étaient ornés des drapeaux alliés et de nos couleurs nationales. La foule affluait dans les temples en ces heures graves. Les prédicateurs faisaient entendre de terribles exhortations, évoquaient Sodome et Gomorre et rappelaient l'anéantissement de ces villes parce qu'on n'y avait pas trouvé dix justes.

Ne vivions-nous pas aussi avec une conscience chargée de péchés, et ceux-ci n'appelaient-ils pas les foudres du ciel sur notre ville ?

On priait surtout pour le soulagement des âmes des soldats morts au champ d'honneur. C'était émouvant. Un frisson parcourait les rangs des fidèles, et bien des assistants versaient des larmes. A l'église St-Augustin, ma paroisse, la foule stationnait jusque dans la rue.

Au crépuscule, la porte ouverte renvoyait l'éclat des lumières de l'intérieur du temple. J'entendais la voix puissante de l'orgue et le chœur des fidèles qui chantaient la « Brabançonne ».

Telles sont les impressions de l'auteur anversois.

Mais bientôt Anvers devait connaître de plus près les horreurs de la guerre.

Dans la nuit du 24 au 25 août, en cette même nuit tragique où Louvain fut mis à feu et à sang, un bruit étrange se fit entendre, vers une heure, au-dessus d'Anvers.

La soirée avait été étouffante.

Dans les quartiers populaires les habitants étaient demeurés tard dans la rue, assis sur le trottoir ; on avait échangé des réflexions sur la tristesse de ces temps troublés, sur les événements de guerre, les atrocités commises par les Allemands en Campine, la bataille dans le Hainaut, etc. Et chacun à présent était au lit, plongé dans la torpeur du premier sommeil.

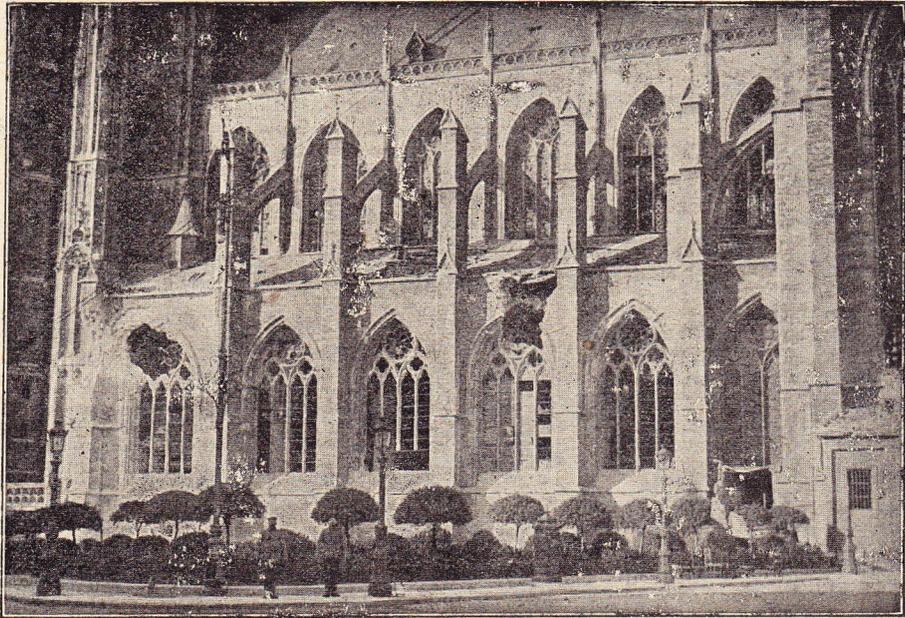
Le bruit étrange se rapproche. Les gardes civiques en fonction aux portes de la ville, surpris, lèvent les yeux. C'était un ronflement intense, un mouvement d'hélices en action, mais distinct de celui des avions.

En scrutant l'horizon les gardes civiques aperçurent une masse mouvante, se déplaçant assez vite et qui parut bientôt au-dessus du parc des Rossignols.

C'était un dirigeable, un Zeppelin ! Il volait sans lumière, à une grande altitude, dans l'opacité de la nuit.

On donna l'alarme, la garde accourut, des coups de feu éclatèrent, faisant un bruit sec dans la nuit ; un coup de canon fit trembler les vitres. Mais c'était de la mitraille dépensée en pure perte ; le dirigeable était à peine perceptible dans l'obscurité et offrait aux balles qui volaient au hasard une surface extrêmement réduite.

Soudain, une formidable explosion retentit. Le Zeppelin venait de descendre plus bas et avait lancé sa première bombe qui était destinée à l'usine « Miner-



Malines : L'église métropolitaine après les bombardements. Aucun vitrail n'a été épargné.

va », mais qui tomba dans le parc de la propriété Belpaire, où elle explosa avec un fracas effroyable, creusant la terre à une grande profondeur et projetant des gerbes immenses à une hauteur invraisemblable.

Toute la ville fut réveillée en sursaut et les habitants, épouvantés, sautèrent à bas de leurs lits. Les fenêtres s'ouvrirent et chacun regarda au dehors ou s'élança dans la rue.

Les imprudents ! Nous verrons tantôt à quel point leur acte était inconsidéré.

Dans un rayon de cent mètres, tous les carreaux volèrent en éclats, les façades des maisons furent criblées de mitraille en on y apercevait des trous gros comme le poing.

« Les vitres, écrit un journal anversois de l'époque, ne furent pas brisées, mais pulvérisées et en plusieurs endroits les fenêtres elles-mêmes furent démolies. Des éclats de la bombe furent projetés à des centaines de mètres à la ronde et quiconque habitait dans le voisinage immédiat de l'explosion, se sauva épouvanté à la cave. »

Un journaliste rentrait chez lui, à cette heure. En passant par la rue Lozane il vit le dirigeable qui se détachait à une grande hauteur, sur le ciel étoilé. Il entendit alors la première explosion. Il réussit à se jeter à temps dans l'encadrement d'une porte. Une deuxième bombe s'abattit au même moment dans le jardin de la maison formant l'angle de la rue Lozane et de la rue de l'Harmonie. De grosses pièces de fer et la clôture en bois du jardin furent projetés dans la rue. Une fumée opaque et suffocante flottait à ras du sol et entre les maisons. Le journaliste dut s'enfuir pour ne pas être asphyxié. Lorsque le vent eut dissipé la fumée, il put enfin gagner sa demeure en passant par dessus les poutres, les tôles tordues et les pavés arrachés du sol. La bombe avait creusé dans la terre un trou de plus de trois mètres de profondeur.

Le dirigeable meurtrier s'éloigna dans la direction de la ville et chaque fois qu'il laissait tomber une bombe, un éclair sillonnait le ciel.

La troisième bombe tomba dans la rue Verdussen et détruisit totalement, ou plutôt réduisit en poussière l'immeuble portant le numéro 29. La maîtresse de la maison n'échappa à la mort que par miracle. Elle en fut quitte avec une légère blessure.

La quatrième bombe s'abattit dans la rue de la Justice, devant la maison portant le no 8, qui fut détruite. Toute la rue fut criblée par la mitraille, des

pavés furent lancés jusque sur les toits. Toutes les façades, les portes et les carreaux furent abîmés.

La cinquième bombe fut lancée sur le no 40 de la rue des Escrimeurs, où habitait le docteur Mertens. Elle traversa le toit et les étages, anéantissant tout sur son passage. Trois servantes dormaient à l'étage supérieur : l'une d'elles fut complètement déchiquetée, une autre grièvement blessée et la troisième légèrement.

Les bandits, continuant sans encombre leur voyage aérien, se dirigèrent vers le palais où reposaient nos Souverains. Le Roi héroïque qui faisait l'admiration du monde entier, on allait tenter de l'assassiner, lâchement, en pleine nuit.

La sixième bombe fut lancée. Avant de tuer le Roi on voulait achever les soldats blessés, en traitement à l'hôpital Ste-Elisabeth. Heureusement la bombe tomba à côté du mur de l'hôpital dans la terre molle, détruisant un banc et des arbustes dont on ne retrouva plus jamais le moindre débris.

Toutes les fenêtres de l'hôpital furent arrachées de leurs gonds, les vitres pulvérisées et les lits renversés ; la rue Léopold paraissait ravagée par un cyclone et portait les vestiges d'un véritable bombardement.

Le palais royal fut ensuite visé. La septième bombe s'abattit. La main sacrilège qui la lança n'aura pas même tremblé en préparant l'arme qui devait atteindre le cœur le plus noble de la Belgique. Mais le coup rata encore une fois. La bombe explosa à une centaine de mètres du but, dans la rue des Douze Mois, où elle pulvérisa jusqu'au premier étage, l'immeuble portant le no 11. La servante de la maison fut retirée des décombres dans la matinée. Elle était indemne.

La huitième bombe qui tomba au Poids public, causa le plus de ruines et fit le plus de victimes.

L'adjoint commissaire de police, M. Hermans, de la 2e section, faisait sa tournée de nuit en compagnie d'un agent. Arrivé près du Poids public il perçut le ronflement du Zeppelin. Il envoya son agent dans une autre direction et poursuivit son chemin.

Sur la place se trouvaient un grand nombre de personnes qui observaient le ciel, d'autres étaient accoudées aux fenêtres.

La huitième bombe traversa l'atmosphère et tomba au milieu de la place du Poids public. Une flamme jaune jaillit et une formidable explosion déchira le sol. La mitraille se répandit de tous côtés, criblant les maisons et les gens. Cinq personnes furent tuées sur le coup : l'agent de police Jules Van Cotthem ; le docker Jan Jensen ; la cabaretière Jeanne De Bruyn,



Malines La guerre destructrice de beauté.

qui était à sa fenêtre et qui eut la tête littéralement arrachée du tronc ; Arthur Van Hecke, docker, et Mme Geeraerts. Trois victimes succombèrent encore dans la suite à leurs blessures. D'autres personnes furent atteintes de blessures plus ou moins graves.

Plusieurs blessés furent emportés dans l'auto du sergent-aviateur Jan Olieslagers, qui était en tournée.

Une neuvième et dernière bombe vint s'écraser au canal Falcon, où elle tua un docker, Pierre De Backer.

L'Allemagne s'était vengée sur Anvers, la dernière forteresse du pays.

Anvers, la ville où pendant une longue série d'années, les Allemands avaient été considérés comme des concitoyens, où ils étaient traités comme des membres de la grande famille belge, où ils arrivaient comme de pauvres commis, où ils s'établissaient ensuite comme négociants, entassant des millions et des millions ; Anvers, la ville qui les avait choyés, qui avait pris part à leur « Kaisersfest » fut, cette nuit-là, l'objet d'un attentat si vil, si barbare que son seul souvenir suffit pour que notre gorge se contracte et que notre cœur s'emplisse de fiel et de dégoût.

« Sur aucun champ de bataille, déclare Powell, je n'ai vu un spectacle aussi horrible que celui qui me souleva le cœur et me fit presque défaillir, lorsque je pénétrai dans une des maisons bouleversées et gagnai, en enjambant des monceaux de décombres, une chambre où une jeune femme était couchée au moment du bombardement. Cette femme avait littéralement volé en morceaux. Le plancher, les murs, le plafond étaient éclaboussés, enduits de..., enfin, il suffit de dire que les restes encore tangibles de la malheureuse auraient pu être recueillis dans une simple pelle. Si j'insiste sur ces détails, si révoltants soient-ils, c'est afin de clairement établir que les seules victimes de ce raid aérien sur Anvers furent d'innocents non-combatants. »

A en juger par les endroits atteints, on put reconstituer les buts visés par les Allemands : le Palais Royal, où se trouvait la Reine et ses enfants ; la caserne Falcon, l'hôpital Ste-Elisabeth, le siège de l'état-major, la Banque Nationale et l'usine « Minerva ».

La Reine accompagna ses enfants en Angleterre pour les mettre en sûreté et revint ensuite prendre sa place auprès de son époux. Elle s'occupa des œuvres d'ambulance et nous aurons l'occasion de décrire plus loin le rôle sublime qu'elle y remplit.

L'autorité militaire prit des mesures pour parer à de nouveaux attentats. Dorénavant toutes les maisons devaient être fermées à 8 heures. Aucune lumière ne

pouvait être projetée au dehors. La circulation des trams, après cette heure, était suspendue.

A partir de ce jour de nombreux habitants logèrent dans leurs caves. Les étages supérieurs surtout étaient considérés comme peu sûrs.

Le soir et la nuit la ville offrait un singulier coup d'œil. Une grande ville noyée dans l'obscurité est, en effet, une chose des plus étranges. On se sentait tout désorienté dans ses propres rues, en face d'édifices cependant familiers.

C'est ainsi que j'ai gardé très vivace dans la mémoire le souvenir d'une promenade que je fis en compagnie de la police bourgeoise, qui remplaçait les agents rappelés sous les armes, et qui patrouillait par petits groupes, sous la conduite d'un agent de police.

Anvers ressemblait à un grand village où, par économie, l'on éteint très tôt les lanternes à pétrole.

Mais c'étaient de graves raisons qui commandaient de pareilles mesures. La mort était tombée du ciel et elle nous guettait encore, car les Allemands avaient voulu commencer la guerre aérienne par un lâche et infâme attentat sur une population sans défense.

La ville était plongée dans le calme de la nuit. Les avenues donnaient l'impression d'une sombre allée au milieu d'une forêt profonde.

Les rues et les impasses étaient comme remplies de mystère et le claquement sourd de drapeaux invisibles rendait le spectacle encore plus impressionnant.

Ça et là se dressait une tour ou une église ; les pas rendaient un son creux. Et là où filtraient encore quelque leur entre les rideaux obscurs ou le papier gondolé, la sonnette retentissait et on était menacé d'amende.

Dans l'entretemps l'armée restait à son poste dans tous les secteurs et se dépensait pour mettre la ville en un plus parfait état de défense.

On prétendait, il est vrai, qu'Anvers était impenetrable. Mais examinons un peu de près la forteresse et ses moyens de résistance.

Les fortifications n'étaient pas achevées lorsque la guerre éclata. En 1909 on avait commencé la construction de 11 forts extérieurs, de 11 redoutes et de 2 demi-redoutes. On avait prévu la fin des travaux pour le 31 décembre 1912, mais en 1914 ils étaient encore loin d'être terminés.

Beaucoup de travaux étaient en voie de construction. De nombreuses coupoles n'étaient pas encore installées et quantité de canons faisaient défaut. Le fort de Stabroek, entr' autres, ne possédait pas encore



Malines : La salle de réception du cardinal Mercier convertie en ambulance.

ses postes d'observation blindés. Ailleurs aussi manquaient des pièces indispensables.

On fut donc contraint de recourir à des pièces de rechange. On alla même jusqu'à mettre en batterie des petits canons désuets qui tiraient lentement et qui trahissaient leur emplacement par des nuages de fumée noire. Leur portée était de 8.400 mètres, tandis que les Allemands devaient nous bombarder de Boortmeerbeek ou de Hoistade, à 12 et 15 km. de distance.

En ce qui concerne l'artillerie lourde placée dans les interstices, nous ne disposions que de canons de 15 cm. qu'on renforçait de batteries de 12 cm. datant de 1870 et qui n'avaient qu'une portée de 5 km.

Nos munitions étaient également réduites. Ainsi, pour les mortiers de coupole de 12 cm., nous n'avions que 100 à 150 obus disponibles par pièce.

8 formidables canons de 24 cm. avaient été commandés et payés chez Krupp, mais ils étaient encore à Essen, chez l'ennemi. On les y avait laissés provisoirement parce qu'on ne pouvait pas encore les mettre en position.

Près du fort Philippe, il y avait 4 pièces de 28 cm., mais il était impossible de les transporter.

Et cependant l'artillerie devait jouer un rôle si considérable dans cette guerre.

Sous d'autres rapports aussi, Anvers n'était pas si impenable que nous nous l'imaginions naïvement.

Le général Dufour était devenu gouverneur de la place. Il rassembla de grandes quantités de vivres et de bétail pour deux ans. Il prit toutes sortes de mesures avec une méthode exemplaire. Mais il n'occupait ses nouvelles fonctions que jusqu'au 6 septembre, date à laquelle le général Deguise lui succéda, tandis que les troupes du génie passaient sous les ordres du général Bihin.

La position fortifiée d'Anvers comprenait les forts suivants : Stabroeck, Ertbrand, Brasschaet, Cappellen, Schooten, Merxem, 's Gravenwezel, Oelegem, Kessel, Broechem, Lierre, Koningshoyck, Wavre-Ste-Cathérine, Waelhem, Breendonck, Liezele, Bornhem, Rupelmonde, Haesdonck, Zwijndrecht, Cruybeke, Ste-Marie, St-Philippe et les redoutes de Beirendrecht, Smoutakker, Oorderen, Drijhoek, Audaan, Schilde, Massenhoven, Tallaert, Duffel, Dorpsveld, Letterheide et Puers.

Il y avait en outre 8 forts intérieurs, numérotés de 1 à 8.

Nous reviendrons à cette position de défense en parlant du siège d'Anvers.

Notre armée ne devait pas rester longtemps en repos, quoiqu'il ne fût pas immédiatement question d'un siège.

Les Allemands, en effet, avaient un autre but. Ils voulaient d'abord écraser la France. Sans doute les armées alliées leur avaient échappé à la Sambre et s'étaient retirées en bon ordre vers la France, mais l'ennemi les poursuivait, dans la ferme conviction qu'il pourrait les attaquer à nouveau et les anéantir. La France devait d'abord être terrassée — selon le mot préféré du Kaiser — et Anvers devait tomber, croyait-on, par le fait même.

Nos soldats exécutaient des reconnaissances, en attendant que la 2^e sortie fût commandée. Il y eut évidemment des victimes au cours de ces opérations. Et c'est ainsi que je songe à un ami, dont le sort fut analogue à celui de plusieurs de ses frères d'armes.

Les Belges rencontrèrent une patrouille allemande ; des coups de feu furent échangés.

Les Belges durent se replier devant le nombre. Mais le feu ennemi ne s'arrêta pas et une balle atteignit mon ami dans le dos, le blessant à l'épine dorsale.

Le malheureux tomba et resta étendu sur le sol. Bientôt la fièvre le tenailla. Il avait de l'eau dans sa gourde mais ne parvint à l'ouvrir à l'aide de sa baïonnette qu'après de longs efforts.

Autour de lui le calme s'était fait. Il essaya de se relever, mais ses forces le trahirent.

Des pas firent craquer les feuilles et le bois mort. Un Allemand se pencha sur mon ami qui s'écria précipitamment :

« Je suis blessé ! »

« C'est ce que nous allons voir tout de suite, répondit l'autre en sortant son revolver. Levez-vous et marchez devant moi ! »

« Je ne le puis, je suis blessé... Retournez-moi et vous verrez », reprit le blessé.

L'Allemand s'exécuta et... partit.

Et de nouveau tout rentra dans le calme.

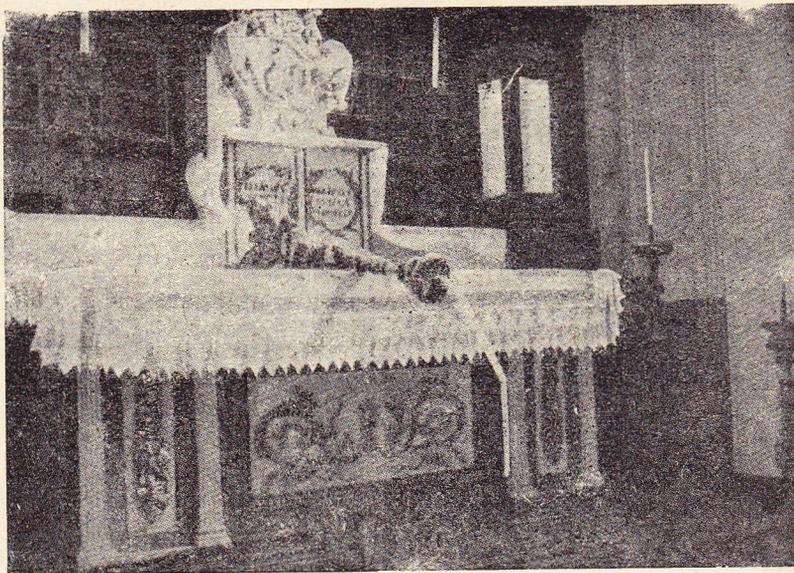
Le temps avançait lentement... Les minutes devenaient des heures...

Les forces s'atténuèrent... La paralysie, l'engourdissement envahirent les jambes et le tronc. La vie semblait se retirer...

Le malheureux sentit que sa fin était proche...

Mourir... à la fleur de l'âge... être l'objet de tant d'affection... et chérir si tendrement tous ceux qui sont à la maison, père et mère, frères et sœurs.

Mourir ici, par ce dimanche après-midi, après des



L'autel de l'église Notre-Dame, à Malines.

semaines d'une lutte intrépide, mourir de fatigue et de privations...

Mais cette voix !... Son nom !... Des secours approchent...

Oh ! qu'il aurait voulu crier qu'il était là... faible et misérable... mourant...

Et sa voix était à peine un murmure.

Mais ils vinrent quand même ses fidèles camarades, qui ne voulaient pas l'abandonner et qui osaient affronter le danger pour le sauver...

Maintenant ils étaient là ; ils le soulevèrent doucement et le déposèrent dans une petite auberge où un médecin militaire lui donna les premiers soins.

Mon ami fut transporté ensuite avec quelques autres blessés à l'ambulance d'un couvent. Là, des femmes pleines de charité se penchèrent sur ses souffrances, des religieuses, qui avaient vu déjà tant de misères, mais qui semblèrent aux pauvres soldats des Anges de consolation.

Mais la guerre n'épargna pas le couvent. Il fut incendié... Et les Allemands approchaient. Des autos ramenèrent les blessés à Anvers, mais il en resta deux... dont mon ami.

Les Allemands les traitèrent cependant avec égards. Ils roulèrent les blessés dans des couvertures et les transportèrent dans un autre village, où ils furent déposés dans une villa.

Mais près de cette villa, était installé un gros canon, qui tirait sans répit, faisant trembler la maison dans ses fondations, ébranlant les murs... et rouvrant même les plaies des blessés.

C'était intenable et peu après, des autos d'ambulance transportèrent les patients à l'hôpital militaire de Bruxelles.

Et les parents de mon ami habitaient la capitale...

Par l'intermédiaire d'une visiteuse, le malade put informer ses parents du lieu où il était.

Et les parents avaient reçu de leur fils deux jours auparavant une lettre, fortement retardée certes, où il annonçait qu'il... se portait bien.

Grâce à l'intervention d'un aumônier militaire, les parents purent encore entrer à l'hôpital, le soir même...

Après des semaines d'inquiétude et d'angoisse, de crainte et d'espoir, de prière... ils allaient revoir leur fils tant aimé...

L'hôpital était plongé dans le plus profond silence. Les blessés dormaient. Soudain les parents aperçurent leur pauvre fils.

Il dormait, lui aussi.

Le père se plaça au chevet et la mère de telle façon qu'elle pût voir son fils bien en face.

Le père posa doucement la main sur le bras nu du patient.

Le malade se réveilla... O, quel beau réveil dut être celui-là ! Après les affres et les misères de la guerre, après toutes ces scènes brutales, ces coups de feu et ces batailles, le brave voyait tout à coup devant lui... la douce et rayonnante figure, les yeux remplis d'amour de sa bonne mère...

Pour exhaler le bonheur suprême de son âme, il leva ses deux bras en l'air et cria sans un soupir ardent : « Ah ! »

Mais ce fut sa dernière consolation. La mort l'avait marqué de son sceau. Et tel fut le sort de bien des soldats, sans qu'il y eût de grandes batailles.

Nous avons tenu à consigner ce récit pour rendre un hommage mérité à tous les braves tombés glorieusement en des lieux obscurs, dont les noms ne sont pas inscrits sur les bannières ni mentionnés dans les annales de l'histoire.

EN FLANDRE

Pour rendre le présent récit aussi complet que possible, il nous faut jeter en ce moment un coup d'œil sur la Flandre.

Les armées traversaient la Belgique par le sud. Des uhlands se détachaient du gros de ces troupes et parcouraient le pays, ainsi que nous l'avons vu à Ingoyghem et à Courtrai.

À Snaeskerke et même près d'Ostende, une rencontre eut lieu entre ces éclaireurs et des gendarmes belges.

Des uhlands ! Ce mot faisait frémir et suscitait d'autre part une certaine curiosité.

« Maman, voudrais-tu m'appeler lorsque les uhlands passeront ? » disait un enfant à sa mère, avant d'aller jouer au jardin.

Mais chez ceux que leurs occupations obligeaient de circuler sur les grandes routes, la présence de ces étrangers causait un sentiment d'indéfinissable malaise.

Voici ce que j'écrivis en ces jours troublés dans un journal auquel je collaborais :

Il devient de plus en plus difficile de recueillir des nouvelles.

La circulation a été interrompue sur plusieurs lignes de chemin de fer ; sur d'autres, le nombre des trains a été réduit dans de fortes proportions.

La bicyclette est devenu le principal moyen de locomotion, mais l'usage en est interdit dans plusieurs arrondissements.

Des avis tels que le suivant, inséré dans un journal de la Flandre Orientale, doivent évidemment être obéis à la lettre :

Vélos.— La circulation en bicyclette dans les arrondissements de Thielt-Roulers, de Courtrai et d'Ypres est interdite depuis lundi dernier. Cette défense émane de l'autorité militaire et est très sévère. Les gendarmes et soldats, montés dans des automobiles, ont reçu l'ordre d'abattre tout cycliste qui les suivrait, les accompagnerait ou les croiserait.

Le baron van der Gracht d'Eeghem, commissaire d'arrondissement, a porté le présent avis à la connaissance des intéressés qui relèvent de son ressort.

Les uhlands se méfiaient eux aussi des vélos. Ainsi, dans la région de Thourout, ils entaillèrent les pneus d'un grand nombre de cyclistes. Un civil fut contraint de jeter sa bicyclette dans un fossé et de continuer sa route à pied.

Il y a lieu actuellement de reconnaître d'avance les chemins où l'on s'engage. Mais il faut avancer néan-



Notre armée à Willebroeck.

moins : à la guerre comme à la guerre...

Comme il paraît déjà loin le temps où l'on se promenait paisiblement dans les rues du quartier maritime à Anvers ou aux environs de la métropole ; le temps où l'on parcourait gaiement la Campine et les Flandres. Il y a un mois à peine nous vivions encore en paix et on croyait que cette paix ne serait jamais troublée.

Mais l'homme trempe son courage dans l'épreuve ; il s'accoutume à la douleur et au danger et l'espoir le fait vivre...

Si on nous avait dit deux mois auparavant : vous ne pourrez plus circuler en sécurité le long des routes ; il y a du danger partout ; votre maison qui se trouve là-bas, à proximité des forts, est exposée à être détruite par les bombes, n'aurions-nous pas frémi d'épouvante et exhalé des plaintes amères ? Mais qui donc songe encore en ce moment à sa maison et à ses biens, à son commerce ou à ses affaires ?

On s'informe seulement de temps à autre s'il y a des uhlands dans la contrée et dans l'affirmative on cherche à connaître le chemin qu'ils ont suivi et on en prend un autre pour les éviter.

A Bruges on ouvre les ponts pour empêcher l'accès de la ville.

Et les avant-postes de la garde civique, qui, toujours préoccupés de découvrir des espions, avaient fait subir à tant de citoyens un sévère examen de conscience, ne sont pas à leur aise. Ils pourraient bien être les héros de la première rencontre.

C'est ainsi que je me vis entouré et interrogé par tout un état-major, un jour que je venais d'Aelre, où des uhlands avaient passé. Nombre d'habitants me regardaient d'un air qui semblait dire : « Qui sait s'il n'est pas en relations avec les uhlands. »

Il est prudent d'avoir des papiers en règle car bien des gens ont été emprisonnés pendant un ou plusieurs jours, parce que leur casquette, leur figure, leur palefrot ou leur nom ne plaisaient pas à quelque garde civique trop zélé.

Les mêmes gardes contrôlaient aussi les trains à Zeebrugge. Les voyageurs étaient consciencieusement mis sur sa sellette. Mais les vrais espions couraient en liberté.

O cette hantise des espions !

A Knocke nous vîmes arrêter deux prêtres qui regardaient la mer, du haut des dunes. La nouvelle se propagea qu'ils guettaient l'arrivée de la flotte anglaise. En réalité c'étaient deux religieux du couvent français de l'Écluse. Ils avaient reçu leur ordre de rejoindre et attendaient la correspondance pour se rendre en France.

A Ostende je vis la foule se ruer soudain sur un

passant. Il portait une casquette de touriste. C'était un indice suffisant.

« Un Boche ! » criait-on.

« Un espion ! A mort ! »

Des coups volèrent. J'aidai à dégager le brave homme et à le conduire au bureau de police, près de la gare, où il fut enfin en sûreté.

C'était le fils d'un notable de Namur.

Les gardes civiques faisaient preuve d'un zèle extraordinaire à l'arrivée et au départ des trains de Bruges, de Courtrai, d'Ypres et de Menin. Partout c'était le même procédé : « Les passeports, s'il vous plaît ! »

Mais les passeports étaient délivrés avec une facilité déconcertante. Et la vue d'une seule pièce suffisait généralement, du moment qu'elle était revêtue d'un nombre respectable de cachets.

A Louvain je fus arrêté un jour par un gradé de la garde civique. Je m'expliquai et exhibai mes papiers.

« Oui, mais vous avez écrit dans le train ! » me fut-il répondu.

« Evidemment ! Je suis journaliste, voyez... »

Ce dialogue se fit en français. Le garde parut satisfait, mais quelques instants après il reparut. Une idée nouvelle lui avait passé par la tête.

« Vous parlez aussi le flamand ? » demanda-t-il.

« Parfaitement. »

« Alors, c'est bien ! »

Mais il est évident qu'un espion allemand parle aussi le français et le flamand et qu'il se gardera bien d'écrire dans le train, comme je l'avais fait.

Ah ! certes, on traversait des temps bien singuliers.

A Gand régnait la plus grande incertitude. Au sud de la ville, quoiqu'à une grande distance, l'armée la plus puissante du monde s'avançait le long des grandes routes. La ville, cependant, resta encore libre.

Mais quel sort lui était réservé ?

Chaque jour de nouveaux bruits circulaient dans la foule. La garde civique fut désarmée, puis convoquée à nouveau. Des flots de réfugiés arrivaient dans la ville. On en comptait déjà 35.000, originaires de Malines et des environs. Il y avait aussi des exilés de Louvain. Ceux de Liège avaient été dirigés pour la plupart vers le littoral.

Le bourgmestre de Gand adressa à ses concitoyens la proclamation suivante :

CONCITOYENS,

« Jusqu'ici la ville de Gand n'a encore reçu la visite d'aucune troupe allemande. Seuls, des prisonniers allemands blessés dans nos murs et sont soignés dans nos ambulances avec la même sollicitude que nos propres soldats.

Cette situation privilégiée durera-t-elle ? Nous pouvons l'espérer, sans trop y compter.

Dans la grande bataille qui semble engagée, si les Allemands sont vainqueurs, Gand aura, probablement, le sort de Bruxelles ; la ville sera provisoirement sous la domination allemande. Si les Allemands sont vaincus, nous risquons d'être envahis par des fuyards, des bandes désordonnées.

Pour arrêter ces troupes en fuite, nous disposons, en ce moment, de gendarmes, de gardes civiques rappelés à l'activité et de la police.

Nous croyons avec ces forces, pouvoir désarmer et cueillir les fuyards, tout au moins en attendant l'arrivée des troupes alliées.

Un service de renseignements rapide est maintenant organisé en vue de nous tenir, heure par heure, au courant de tout mouvement des troupes à trente lieues à la ronde.



Ravages causés par un Zeppelin.

Dans les deux hypothèses, si la population veut nous seconder dans nos efforts et si elle veut rester calme et ne pas suivre l'exemple de ces campagnards qui hier, ont, SANS AUCUN MOTIF, été pris d'une stupide panique, et si, surtout, les civils ne posent à l'égard des troupes allemandes aucun acte d'hostilité, nous répondons de la sécurité publique et du maintien de l'ordre.

Nous faisons donc un nouveau et très pressant appel au sang-froid et à la bonne volonté de nos concitoyens.

Nous insistons aussi pour que la presse gantoise se montre circonspecte et évite de provoquer, par des articles inconsidérés, des dissentiments entre les habitants. En ce moment, nous ne devons avoir qu'une préoccupation, qu'une pensée, celle d'être unis pour le maintien de la sécurité et de l'ordre dans notre ville et la défense de notre chère patrie ! »

La panique des campagnards à laquelle M. Braun faisait allusion était le fameux « Lundi volant », dont nous avons parlé plus haut.

Le service d'ordre étaient insuffisant, la proclamation suivante fut affichée en ville :

« Par suite du rappel sous les armes d'un grand nombre d'agents de police et de veilleurs de nuit, le service de surveillance a été forcément réduit dans de fortes proportions.

Pour parer à cet inconvénient le bourgmestre fait appel aux hommes valides âgés de 21 à 35 ans, de bonne conduite et de bonne moralité, pour suppléer à l'insuffisance numérique de la police.

Ces hommes seront payés par l'administration communale et nommés agents de police pour la durée des hostilités.

Ils porteront l'uniforme et seront astreints à toutes les règles régissant le service de la police communale.

Les personnes désireuses de faire partie du corps de police dans les conditions précitées, doivent se présenter, sans retard, au bureau central de police, marché au Beurre, 4, munies d'un certificat de bonne conduite délivré par le commissaire de police de leur section. »

Mais que faire contre la propagation de nouvelles fausses et de quel moyen dispose-t-on pour les réprimer ? Lorsqu'on lit les journaux de l'époque on sourit des choses invraisemblables qui se racontaient et auxquelles on ajoutait foi.

Nous n'avions pas la moindre idée du terrain des opérations. Nous décorions du nom de bataille de simples escarmouches. Nous prenions une étoile pour le phare d'un Zeppelin.

Mais jetons encore un regard sur le coin ouest de la Flandre Occidentale, vers Dixmude et le pays de Furnes.

Aucun indice ne faisait prévoir la grande tragédie qui allait s'y dérouler. L'Yser à ce moment était encore ignoré, le bétail paissait tranquillement dans les grasses prairies et les paysans rentraient leurs moissons.

Furnes s'élevait paisiblement au milieu de son cercle de verdure. Bien haut au-dessus des toitures rouges, s'élevaient la majestueuse église Ste-Walburge, la tour massive de l'église St-Nicolas et le svelte beffroi. Les habitants commentaient les nouvelles du jour autour des tables rondes des auberges hospitalières, dont la guerre paraissait encore si éloignée.

Nieuport rêvait au milieu du calme de son port et assistait à un mouvement extraordinaire d'étrangers.

A Dixmude affluaient des réfugiés d'Aerschot et de Louvain. Ils racontaient des histoires si horribles que les habitants les croyaient teintées d'exagération. Et en voyant l'angoisse de ces exilés, qui voulaient fuir toujours plus loin, ils les tranquillisaient par cette phrase :

« Restez chez nous, jamais les Allemands ne viendront jusqu'ici. Nous sommes ici dans le coin le plus reculé du pays. »

« Il y avait pourtant quelque chose de changé dans les habitudes, déclarent Léon Bocquet et Ernest Hosten dans leur ouvrage émouvant : « l'Agonie de Dixmude ». La garde civique avait été instituée.

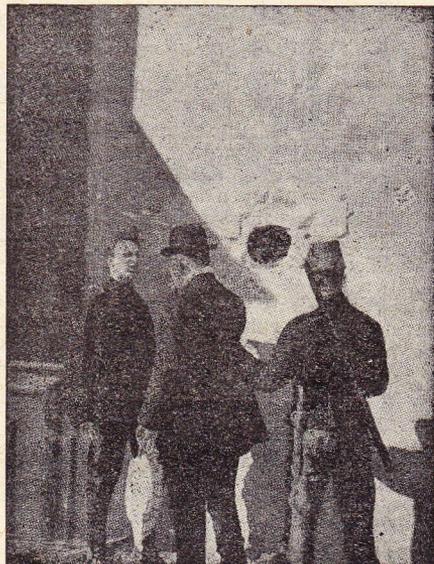
La garde civique n'a droit d'existence régulière que dans les villes d'au moins 12.000 âmes, puisque son rôle est exclusivement de prêter aide et assistance à la police locale.

Dixmude, honnête bourgade ignorante des incidents tumultueux de la rue, n'avait pas de garde civique. Mais il advint qu'au début de la guerre des centres tout aussi placides et qui n'avaient pas autrement d'importance, voire de simples villages, jugèrent prudent, afin de parer à toute éventualité de troubles, d'organiser ce corps de veilleurs bénévoles que depuis toujours, en secret, ils enviaient aux grandes villes du royaume.

A Dixmude, une pareille ambition sollicitait les esprits. Le prix des vivres ayant augmenté, le bruit courut qu'il fallait s'attendre, à bref délai, à une manifestation ouvrière.

En réalité, les quelques douzaines de pêcheurs d'anguilles et d'aoûterons qui composaient encore chez les indigents la population mâle valide de la ville étaient bien incapables de provoquer un mouvement populaire hostile au gros commerce, même si la cherté du pain allait croissant. L'émoi provoqué par les comérages colportés n'était nullement fondé.

Mais le prétexte était excellent, sous couleur d'avi-



Trace de balle dans le mur de l'église St.-Rombaut à Malines.



Dégâts causés à Deurne, près d'Anvers, lors de la seconde attaque de Zeppelins, le 2 septembre 1914.

ser au bon ordre, d'instaurer cette fameuse garde civique, hantise de beaucoup de rêves bourgeois. On couvrirait d'une apparence de nécessité le désir de ne pas demeurer en retard sur ce qui se pratiquait ailleurs.

Toutefois la municipalité hésitait. Les promoteurs de l'idée se montrèrent fort mécontents : « Voilà bien, répétaient-ils, notre pays ! C'est toujours la même chose. Il y a des gardes à Furnes, à Woumen, à Eessen, ici rien. Nous sommes toujours les derniers à prendre nos précautions. On croirait vraiment que la guerre n'existe pas. Il faut mobiliser les civils. Qu'on mobilise ! Mobilisons !

Et l'on mobilisa. Le collège échevinal se réunit ; la formation d'un corps de police auxiliaire fut décidée. Deux pelotons s'organisèrent où entrèrent, pleins d'un bouillant enthousiasme, les hommes qui n'avaient point été appelés sous les drapeaux et ayant à leur tête les plus notoires habitants de la commune.

Improvisation admirable ! Pour réduire le coût d'habillement, tout en donnant aux vigiles une tenue distinctive, décente et d'aspect militaire, au bonnet de police réglementaire, les échevins ajoutèrent, économes, le sarrau bleu.

Nos gardes civiques prenaient leurs fonctions fort à cœur. Ils ne badinaient pas avec leur mission de protecteurs des citoyens. Aussi advint-il des aventures divertissantes. Quelques-uns d'entre eux, à tour de rôle, montaient la garde, à la tombée du soir, sur le Haut-Pont. Ils s'acquittaient en conscience de leur faction, allant le long en large, faisant sonner la passerelle du bruit de leurs mousquets, vérifiant avec scrupule les papiers et la mine des passants, quand sur la route de Caeskerke ils virent arriver, à toutes pédales, un cycliste.

Un cycliste ? A cette heure et vers Dixmude ? Nos braves guetteurs flairèrent un espion. Le temps de se communiquer leurs réflexions, et promptement résolu, d'un commun accord, ils s'avancèrent à la tête du pont et croisèrent le fer.

L'homme s'arrêta, interloqué.

— Vos papiers ?

L'homme n'en avait pas. Alors son affaire était claire ; un détachement s'appretait déjà à conduire en ville, sous ample escorte, le suspect. Là-dessus, l'homme se récria :

— Mais je suis le garde champêtre d'Oostkerke !

— Garde champêtre ou diable, on ne passe pas sans papiers d'identité. Nous ne connaissons que la consigne. Allez, ouste ! ou gare à vous.

Le guet n'était pas de ceux que l'on rousse impu-

nément. Les longues baïonnettes se croisaient plus menaçantes ; le garde champêtre crut bon de ne pas insister davantage. Il remit au lendemain son entrée à Dixmude et, afin de ne plus être inquiété, il y vint coiffé de son képi. Les gardes de ronde n'en demeurèrent pas moins convaincus qu'ils s'étaient, la veille, trouvés en face d'un espion.

Et voici qui est plus hilarant. L'opinion du capitaine, estimant que les armes étaient dangereuses aux mains de veilleurs trop zélés, avait fini par prévaloir. Du reste, au sommet du beffroi, hypnotisés à force de percer les lointains, des gardes maintenant étaient de surveillance avec mission de donner l'alerte si des patrouilles de uhlands, qu'on disait s'aventurer dans la région, étaient en vue. Il ne s'agissait pas, le cas échéant, d'être pris pour des francs-tireurs.

D'autre part, il était jugé dangereux de parcourir, à toute heure de nuit, la localité et la banlieue sans moyen de défense d'aucune sorte. Donc, le suprême conseil, après mûres délibérations, résolut de faire

l'acquisition de deux cents matraques qui seraient pour les gardes civiques, en prévision d'une attaque de mandrins ou d'une rébellion des perturbateurs de la paix urbaine, des objets de résistance efficaces.

Ainsi outillés, devant les Allemands eux-mêmes, si le malheur des temps les amenait à Dixmude, ils pourraient arguer n'être que des civils sans mauvais desseins. En conséquence, les matraques furent commandées à Menin.

Au jour fixé pour la réception, quelques officiers de la garde civique, dans leur plus bel attirail, frêtèrent une automobile et, à grande allure, se dirigèrent vers Menin.

Mais, parvenus à Merckem, un « Qui vive ! » sonore troubla l'excursion. Les voyageurs se heurtèrent à la milice de l'endroit qui faisait, elle aussi, due surveillance sur le territoire de la commune.

Or, justement, une auto suspecte avait été signalée. On ne passait pas.

Un contingent imposant, décidé à se faire écraser plutôt que de reculer, barra le chemin, et menaçant, tournait les baïonnettes dans la direction des autorités dixmudoises. La méprise fut vite expliquée. Tout s'acheva le plus heureusement au cabaret prochain. »

Lorsque la fabrication des matraques fut achevée, on n'en eut que faire, car à Dixmude il fallait alors d'autres armes.

Les uhlands s'avancèrent également dans cette région. Ils faisaient sauter les rails du chemin de fer, coupaient les fils télégraphiques et butèrent un jour entre Eessen et Zarren sur un groupe de volontaires et de gendarmes, partis d'Ostende à leur rencontre. Une escarmouche se produisit. Dix uhlands furent tués et 21 faits prisonniers. Les volontaires firent une entrée triomphale à Dixmude avec leurs prisonniers, leurs lances et leurs shakos. Un enthousiasme délirant s'empara de la ville. On eût dit que les nôtres venaient de remporter la victoire dans une bataille décisive.

Quelques Belges furent tués aussi. Une grande partie de la population assista à leurs funérailles, qui eurent lieu à Eessen. Les habitants de Zarren protestèrent, parce que, d'après eux, on aurait dû enterrer les héros sur le territoire de cette commune.

Le lendemain, un journal brugeois informait ses lecteurs qu'un détachement allemand, qui avait pénétré à Dixmude, avait égorgé une partie de la population et incendié de nombreuses habitations.



Les effets d'une bombe allemande.

Mais la tragédie de l'Yser n'avait pas encore commencé.

Qui dira l'agitation de la Flandre à cette époque ? Partout la garde civique fut appelée sous les armes. C'est ce qu'on dénommait « rendre actifs les gardes actifs ».

« Les milices citoyennes dont il s'agit — disait la circulaire du Ministre de l'Intérieur aux gouverneurs des provinces — auront à pourvoir provisoirement elles-mêmes à leur armement.

D'autre part, les hommes, appelés, n'étant point pourvus d'uniformes, porteront de préférence la blouse bleue et, comme signes distinctifs :

1. Au gras gauche, un brassard aux couleurs nationales ;

2. À la coiffure une cocarde aux mêmes couleurs. Le port de ces insignes est absolument obligatoire pour que les intéressés puissent bénéficier, le cas échéant, des lois et des droits de la guerre.

Pour pouvoir jouir des mêmes avantages, il faut également que les membres des corps dont il s'agit aient à leur tête une personne responsable pour ses subordonnés ; qu'ils portent les armes ouvertement et se conforment, dans leurs opérations, aux lois et coutumes de la guerre. »

En d'autres termes : les Allemands ne vous considéreront peut-être pas comme franc-tireur, si par hasard vous tombez entre leurs mains.

Les sarraux bleus furent immédiatement commandés. Les tailleurs et tailleuses n'étaient pas encore parvenus à achever la besogne et nombre de clients attendaient encore leur uniforme de l'an 30, lorsque soudain la garde civique fut licenciée, parce que l'ennemi était signalé dans les environs. Ceux qui avaient leur uniforme, le brûlèrent, l'enfouirent dans le sol ou le firent couper en pièces par leur femme, car le bruit courait que les Allemands considéraient les gardes civiques comme de vulgaires francs-tireurs.

Cependant quelques personnages eurent l'occasion

de jouer à la guerre pendant quelques jours, en qualité de chefs des soldats-citoyens. Comme ils étaient conscients de leur importance ! Il m'arriva un jour de devoir monter la garde avec un ami près d'un dépôt du tram. Chacun de nous se vit octroyer un fusil, mais de cartouches, point. Le commandant prononça une harangue. Nous devions veiller attentivement parce que des espions pouvaient faire sauter le dépôt.

Comme nous lui faisons observer que nous n'avons pas de cartouches, il répondit :

« Ne vous inquiétez pas, la vue seule du fusil leur fera une impression suffisante. »

Là-dessus nous nous rendîmes au poste indiqué où le calme régna pendant toute la nuit, sauf à l'arrivée de la patrouille qui s'annonça avec grand fracas. Et on racontait que notre commandant s'était engagé volontairement, qu'il n'habitait pas la commune et qu'il s'y était réfugié trois semaines avant l'arrivée des premiers Allemands dans la ville.

Lorsque les Teutons pénétrèrent dans la ville d'où il s'était enfui, bien loin de la petite localité où nous devions déployer notre héroïsme, on nous communiqua un beau matin un ordre de licenciement.

Quant au commandant, disait-on, il avait déjà plié bagage et franchi la frontière hollandaise ! Ce qui n'était pas fait pour nous surprendre !

La garde civique active se fit remarquer, ailleurs encore, par de singulières aventures.

Une auto, transportant un officier supérieur anglais et ses compagnons, traversait la Flandre Orientale à toute vitesse se rendant à Anvers. La nuit était tombée. Un poste de la garde arrêta l'auto. Ils avaient trouvé le cas très suspect. L'officier supérieur jurait et rageait en anglais, mais ce fut en vain.

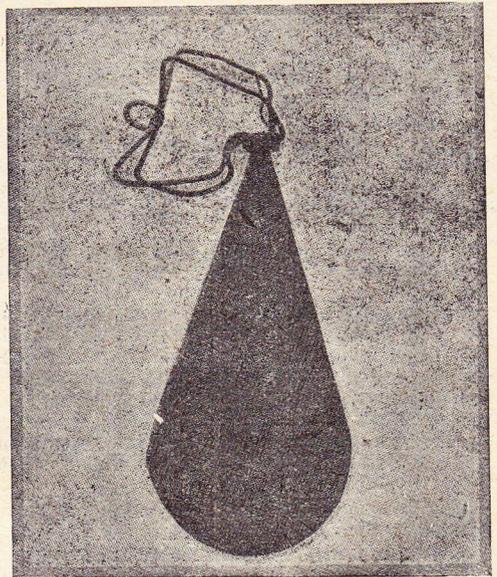
En mauvais français, il demanda à parler au commandant... qui passait la nuit au village.

Un des gardes sauta sur le marche-pied de la voiture et accompagna ces messieurs chez le commandant. Le major devait trancher un incident de cette importance. N'était-il pas souvent arrivé que des Allemands s'étaient fait passer pour des Anglais ?

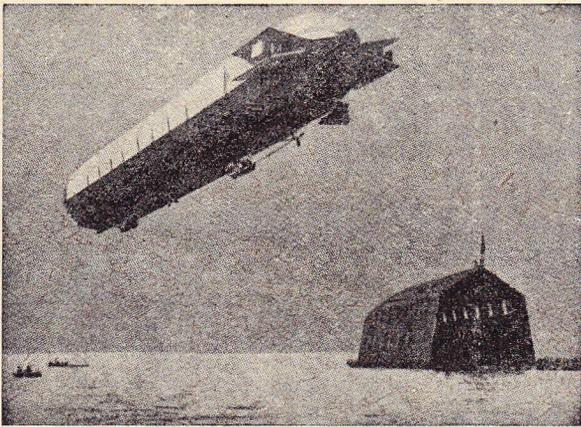
On partit alors vers le village endormi. L'Anglais était furieux de cette mésaventure qui lui faisait perdre un temps précieux.

L'auto s'arrêta devant une maison de modeste apparence. C'est là que logeait le major, un homme d'un certain âge, qui dormait paisiblement. Rien ne s'y opposait d'ailleurs, car il savait pouvoir compter sur le dévouement de ses hommes.

Le garde frappa discrètement à la porte, mais ne reçut aucune réponse. Il frappa à nouveau... et on attendit.



Une bombe de Zeppelin.



Hangar de Zeppelin à Friedrichshafen.

L'Anglais sauta vivement de l'auto et donna un violent coup de pied dans le panneau de la porte au moment même où le maître de la maison se disposait à ouvrir.

Le bonhomme tomba à la renverse, et, entendant les vociférations des Anglais qu'il prenait pour des Allemands, il bondit dans l'escalier en poussant des cris d'épouvante.

« Here, damned coward ! » hurla l'officier supérieur, qui s'élança à sa suite dans l'escalier.

Et que vit-il ? Le propriétaire et le major étaient à genoux, les bras levés, prêts à se rendre bravement aux pseudo-Allemands !

On s'expliqua. Le major gourmanda ses gardes, présenta ses excuses au nom de ses hommes et les Anglais purent continuer leur voyage.

Ce récit, dont l'authenticité est garantie, n'est d'ailleurs qu'un des épisodes désopilants de notre garde civique.

Il faut signaler pourtant à l'honneur de la garde, que d'autres corps furent plus éprouvés et qu'ils eurent même à déplorer la mort de plusieurs de leurs membres.

Ceux de Bruxelles faisaient à ce moment leur service en Flandre Orientale ; leur présence provoqua une vive animation sur les grandes routes et dans les villages. Les gardes d'autres localités se joignirent à eux et ils ne cachaient pas leur inquiétude au sujet des membres de leur famille dont ils étaient séparés par les Allemands.

En Flandre des groupes de volontaires faisaient également des reconnaissances. Des gendarmes les accompagnaient généralement.

D'autres s'exerçaient encore, notamment à St-Nicolas, ou étaient occupés aux travaux de défense d'Anvers. D'autres enfin furent tout simplement renvoyés, parce qu'on ne savait qu'en faire et une foule de jeunes gens robustes se virent contraints de rentrer chez eux, alors que les Allemands approchaient.

Dans l'entretemps l'avance des Allemands se poursuit le long du Haut-Escaut.

On peut encore circuler sans trop de peine dans cette partie du territoire inoccupée jusqu'à la région occupée par les Allemands.

« De grand matin, je pars en bicyclette avec deux camarades, écrit Streuvels à cette époque. Le long de la route de Renaix on remarque bien vite les traces du passage des troupes. Il y a de la paille hachée aux endroits où les chevaux ont stationné. Voici le château où les Allemands ont fait leur provision de vin et où ils ont tout saccagé. Dans un faubourg de Tournai, on relève cette inscription à la craie sur les portes des maisons : « Commune de Rumillies ». C'est une mesure de prudence prise par la population afin qu'on fasse une distinction, qui doit empêcher de la classer parmi les habitants de Tournai.

Mais le vrai spectacle ne commence que plus loin. Au faubourg de la Morelle nous voyons une série de quatorze maisons incendiées et une fosse oblongue où sont provisoirement enterrés, sous la chaux, une quarantaine de cadavres de soldats français. Dans un

couvent transformé en ambulance, il y a des blessés allemands et français ; quelques-uns se promènent dans le jardin.

C'est ici qu'a eu lieu la première rencontre. Au collège Notre-Dame, des Jésuites, nous rendons visite à onze blessés français. Ce sont des Vendéens, au teint basané, frisant la quarantaine. Ils formaient deux bataillons incomplets, sans canons ni cartes, et qui ignoraient totalement la topographie de Tournai. Ils n'ont jamais lutté en ordre de bataille et se trouvèrent aux prises avec tout un corps d'armée allemand, sans aucune reconnaissance préalable et sans savoir exactement quelles forces leur étaient opposées. Ils se sont vaillamment défendus, ne reculant que pas à pas, tirant sans arrêt, en s'abritant le plus souvent derrière les petites digues de l'Escaut qui constituaient de parfaits retranchements.

La plupart ont pu se sauver avec l'aide de la population qui leur a fourni des vêtements civils et leur a montré le chemin. Comme il était à prévoir, les Allemands ont fait payer chèrement à la population sa conduite envers les Français.

Quantité de vitres sont brisées et des portes enfoncées. Des soldats et des civils blessés sont restés étendus dans la rue du matin jusqu'au soir ; quiconque tentait de relever un de ces malheureux était menacé de mort. Un vieillard fut tué dans ces conditions.

Les rues portent les traces visibles d'un violent bombardement. Les réverbères en fonte sont troués par les balles ; le grillage en fer des arbres en est criblé.

Les vitres des maisons sont percées de petits trous ronds et des morceaux de grès et de maçonnerie ont été arrachés à l'encadrement des portes et des fenêtres ; la tour d'une vieille église présente une brèche énorme.

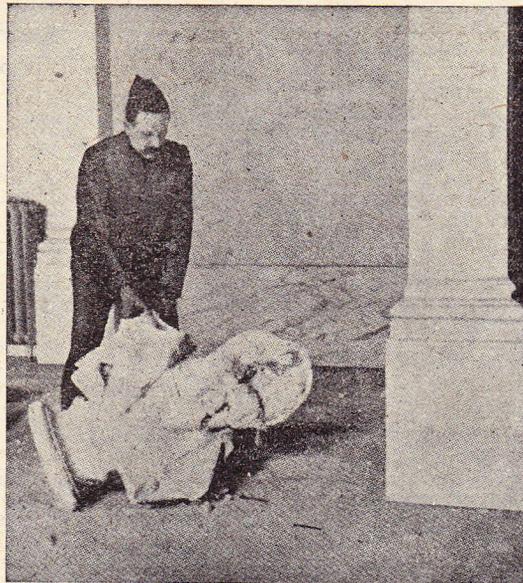
Sur la façade de plusieurs magasins et auberges les Allemands ont tracé ces mots à la craie : « Schöning, Gute Leute ». Les passants sont encore sous le coup de l'effroi et de l'épouvante.

La gare est fermée ; sur le pont du chemin de fer se trouvent encore des amoncellements de pierres et de briques, qui ont servi de retranchement.

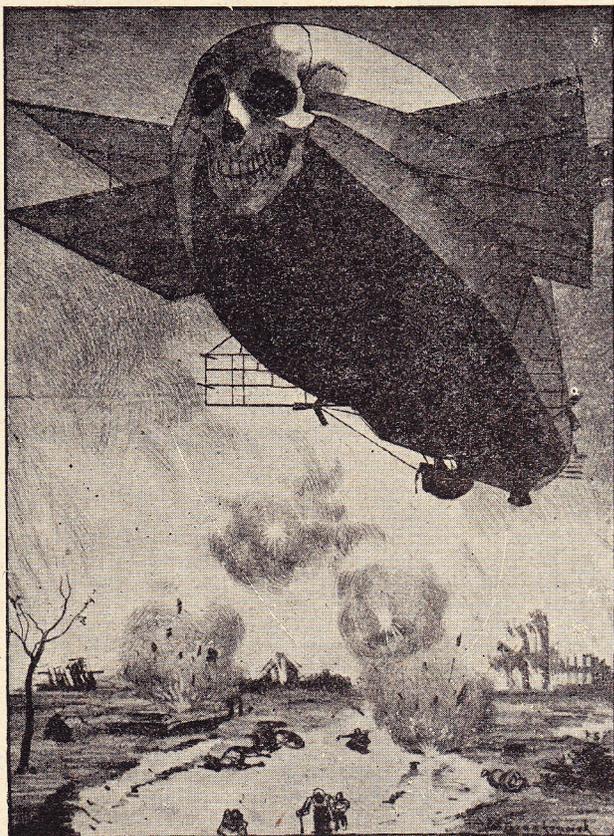
A la place de la gare sont étendus dans l'herbe des centaines de fuyards qui étaient partis de Charleroi pour Lille et qui viennent de quitter Lille, où les Allemands sont entrés, pour retourner à Charleroi.

Ces infortunés racontent à qui veut les entendre, les incidents de leur triste odyssée.

Vers 3 heures arrivent de Valenciennes quelque 500 soldats allemands. L'infanterie paraît harassée de fatigue. Les soldats traînent la jambe et semblent ployer sous le poids de leur équipement. Les autorités sont



A Anvers. — Un buste du Kaiser atteint par une bombe de Zeppelin.



Les Allemands prétendaient qu'ils faisaient la guerre aux armées seulement et épargnaient la population sans défense. (Caricature de Braakensiek dans l'« Amsterdammer ».)

attablées dans un café devant lequel une sentinelle fait les cent pas. Pour ceux qui connaissent le caractère du Tournaisien, il est aisé de deviner ce qui se passe en son for intérieur.

Pendant que nous sommes assis à la terrasse d'un café sur la Grand'Place, vient à passer un officier allemand, tout rond, dans son uniforme bleu-pâle, d'où s'échappe un cou énorme.

Très pommadé, il lorgne avec une dédaigneuse arrogance à travers son monocle, porte l'épée comme un cierge pascal et marche avec tant de prétention qu'on croirait qu'il traverse la grand' place d'une ville allemande. Je conçois fort bien qu'un individu de cet acabit provoque une haine profonde dans l'âme d'un Français, par exemple, et que certaines personnes soient prises de l'envie d'envoyer dans l'autre monde un matamore de l'espèce.

Sur le chemin du retour nous voyons dans chaque village des gens s'attrouper et lire avidement les journaux. Il y a de la consternation dans l'air et le canon gronde.

A Anseghem, Avelghem, Waereghem, etc., quelques gendarmes sont rentrés à leur poste, escortés partout par une dizaine de volontaires. Nous ne sommes donc pas absolument sans protection. Je viens de rencontrer à l'instant un groupe de ces jeunes gens. Ils sont tout fiers sous leur nouvel uniforme, marchent superbement dans le rang et portent crânement le fusil sur l'épaule.

Ce n'est pas grand' chose sans doute, mais on éprouve toujours un certain sentiment de sécurité, lorsqu'il y a de la police dans la région et qu'on peut lui signaler les méfaits. N'est-il pas étrange, en un temps où tous les malfaiteurs ont le champ libre, de n'entendre parler nulle part d'effraction, de meurtre ou de rixes ?

La pire canaille paraît assagié ; on ne voit même plus d'ivrognes. On n'entend plus de jurons ni de chansons de rue.

Le jour on ne perçoit plus que le tintement des gre-

lots des chevaux qui travaillent dans les champs. Les jeunes filles et les garçons, si bruyants jadis, ne sifflent même plus leur air familier et n'osent plus rire ni les uns ni les autres.

Au crépuscule on ne voit plus scintiller aucune lumière dans le lointain. Après souper chacun s'empresse d'aller au lit. Dans quelques quartiers cependant, les habitants se réunissent pour prier autour d'une chapelle.

C'est un spectacle impressionnant de voir cette foule recueillie, attroupée et agenouillée, et d'entendre monter le profond murmure de ces voix dans la paix du soir.

En ce moment où chacun est conscient du danger qui menace les êtres chers, on sent davantage le besoin de prier en public.

L'incertitude qui régnait au sujet des régions tour à tour occupées et libérées donna lieu à une foule d'incidents. Un groupe de uhlans chevauchait sur la route de Gand à Courtrai, aux environs de Vyve-St-Eloy-Waereghem. Des volontaires retranchés dans une maison les canardent. Un peu plus tard, un bataillon vient bombarder Waereghem.

17 uhlans se trouvaient à Deerlyck dans une ferme fortifiée. Une centaine de volontaires les cernaient. Une violente fusillade éclata, mais les Allemands échappèrent néanmoins, à l'exception de deux d'entre eux, un mort et un blessé.

Le surlendemain des ennemis passent à nouveau. Les volontaires se trouvaient cette fois dans un bois de sapins et firent feu. Les uhlans approchaient sans voir les volontaires qui s'étaient retranchés dans une ferme.

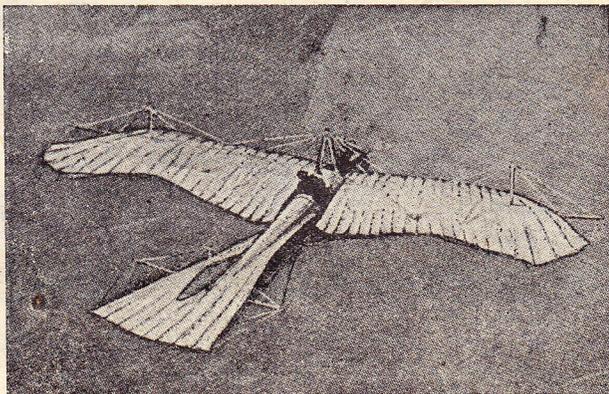
Mais les Allemands remarquèrent des ouvriers ruraux qui se sauvaient et ils crurent qu'ils étaient les auteurs des coups de feu. Ils les suivirent dans une ferme, où ils s'étaient réfugiés, tuèrent le fils du fermier, blessèrent un civil et incendièrent trois fermes.

Les Allemands n'avaient vu aucun soldat. On pouvait craindre que la commune de Deerlyck ne fût encore plus sévèrement punie. Un bataillon marcha sur le village, mais il reçut l'ordre de partir pour la France. Des officiers allèrent faire une enquête au sujet de l'attaque et emmenèrent cinq habitants de Deerlyck et trois d'Harlebeke. Ces innocents furent traduits devant une cour martiale à Berchem. Ceux de Deerlyck purent retourner le lendemain, mais ceux d'Harlebeke durent suivre l'armée pendant dix jours.

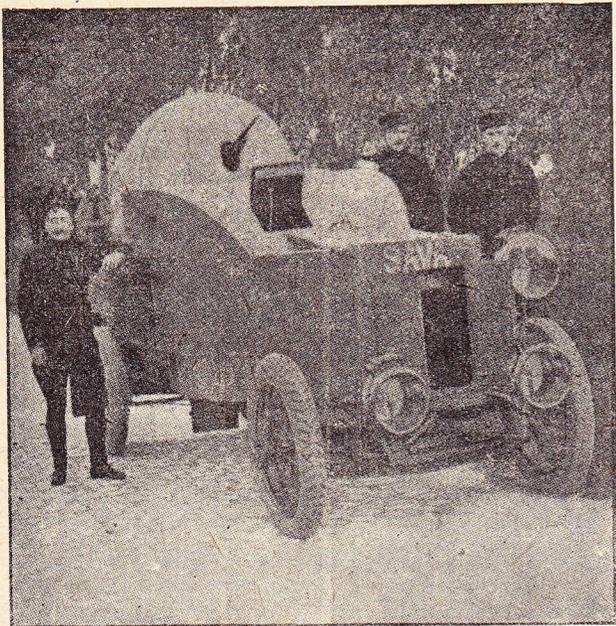
Des troupes allemandes qui traversaient la partie sud des Flandres contraignirent de nombreux paysans à les accompagner en France avec leurs charrettes et leurs chevaux. Ils prirent aussi des otages qu'ils rendirent responsables de la sécurité des troupes.

Le canon grondait sans interruption. On ignorait ce qui se passait, jusqu'à ce qu'on connut les nouvelles relatives à la fameuse bataille de la Marne.

Et cette nouvelle retentit dans le monde entier avec un bruit de triomphe, qui remplissait tous les cœurs d'allégresse, car la rapidité surprenante de la marche



Un « Taube »



Une auto-mitrailleuse belge

des Allemands sur Paris avait frappé l'univers de stupeur et d'angoisse.»

Nous décrivons dans un chapitre suivant cette bataille de la Marne, qui décida du sort de l'humanité.

LE COMBAT PRÈS DE CAPPELLE-AU BOIS — LA DESTRUCTION DE TERMONDE

Le 4 septembre les troupes allemandes qui campaient à Wolverthem et à Grimbergen se mirent en mouvement. Elles faisaient partie des 3^{me} et 9^{me} corps d'armée et marchèrent dans la direction de Termonde et de Cappelle-au-Bois.

Une section du 9^e corps se dirigeait sur Termonde.

Notre 11^e troupes de forteresse, le 1^{er} bataillon du 16^e troupes de forteresse, 1 batterie de 9, 5 renforcée dans la suite par 2 batteries de campagne et de cavalerie du lieutenant-colonel Vedrines surveillaient les ponts d'Appels et de Schoonaerde, fermement résolues à se défendre avec la dernière énergie.

Pour couvrir l'attaque contre Termonde, une partie du 3^{me} corps de réserve avait été dirigée sur le 4^{me} secteur.

A Cappelle-au-Bois, ces forces s'étaient heurtées à un bataillon du 6^e chasseurs que renforçait une compagnie de mitrailleuses. Un feu nourri et meurtrier accueillit l'assaillant. Il fallut aux Allemands l'appui du canon et la mise en ligne d'effectifs considérables, pour contraindre à la retraite le vaillant détachement. Et quand celui-ci se replia vers les avant-postes établis sur la ligne Liezele-Breendonck, le tir de ses fusils et de ses mitrailleuses avait littéralement fauché les rangs ennemis.

Fort de sa supériorité numérique, l'assaillant entama néanmoins la lutte avec nos troupes, faisant effort surtout vers Liezele d'une part, et de l'autre vers Breendonck. Canonnés à outrance, assaillis à courte distance, les nôtres tinrent bon, s'accrochant désespérément au terrain. Soudain l'artillerie des forts se mit à tonner. Les batteries de la 5^e division mêlèrent leur voix rageuse à la basse grondante des canons de couple. Un déluge de mitraille s'abattit sur l'ennemi dont on vit les rangs foudroyés par les feux combinés de nos pièces, mitrailleuses et fusils. Ce fut, en vérité, un beau massacre d'Allemands qui, loyalement, ven-

geait déjà l'ignominie qu'ils allaient accomplir à Termonde. Et quand l'ennemi vaincu, saignant de mille blessures cuisantes, dut abandonner le terrain du combat, morts et blessés étaient tombés par centaines devant nos lignes si ardemment défendues.

Cet échec sanglant, une fois de plus, devait être suivi de quelque lâche vengeance. Et c'est Cappelle-au-Bois que les brutes teutonnes choisirent pour l'exercer, sans doute parce que les nôtres, tantôt, les y avaient décimées.

Les chasseurs de la 16^e brigade qui se trouvaient, cette nuit, placés aux avant-postes, virent l'horizon s'éclairer de sinistres et rouges lueurs : Cappelle-au-Bois brûlait. L'une après l'autre, les maisons prenaient feu. Tout le village bientôt ne fut plus qu'une ardente fournaise. Attisées par le vent, les flammes dévorantes happaient sans cesse quelque nouvelle proie. Des flammèches venaient tournoyer jusque dans le voisinage des sentinelles avancées, que l'acre odeur de l'incendie saisissait à la gorge. On sut plus tard que l'orgie la plus immonde et le pillage coutumier avaient précédé l'œuvre sauvage de ruine et de mort.

N'insistons pas sur ces scènes écœurantes. Un long cri de douleur s'éleva du sein de cette région opprimée et martyrisée.

Nous avons visité Cappelle-au-Bois quelque temps après ces événements sanglants.

Le pont montrait encore des traces de la bataille, mais celles de l'incendie et du pillage étaient bien plus nombreuses, quoiqu'on fût occupé déjà à l'œuvre de reconstruction.

Nous nous arrêtâmes devant les ruines de l'église. D'une école voisine montaient des voix d'enfants. La guerre avait pris fin : la paix et le calme régnaient à nouveau au village qui a sa place cependant dans notre douloureux martyrologe.

On nous parla encore en frémissant de ce soir sinistre, de la fuite éperdue à travers la campagne, sous le ciel rougi par les incendies. On entendait les vociférations et la canonnade, et les hurlements de sauvages soldats qui pillaient les caves à vins et parcouraient les villages en titubant, à la lueur fauve des brasiers.

A Londerzeel, village voisin, les Allemands poussèrent des villageois devant leurs troupes et incendièrent également plusieurs maisons.

Aux environs de Ramsdonck, deux enfants furent tués par des coups de feu au moment où ils tentaient de fuir avec leur mère vers les lignes belges.

A Wolverthem, à Maysse et à Beyghem, les incendiaires accomplirent aussi leur œuvre dévastatrice.

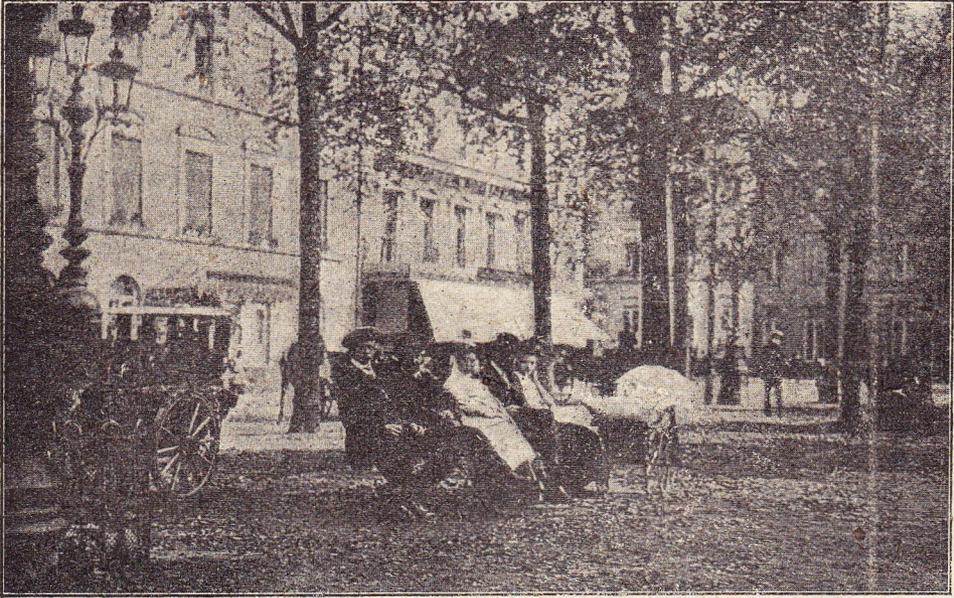
Il nous faut relater ici les événements qui se déroulèrent aux environs de Termonde.

Le 2 septembre 1914, une patrouille allemande pénétrait à Lebbeke. Sous prétexte de venger six soldats tués par les troupes belges sur le territoire de Lebbeke, elle mit le feu à trois fermes situées au hameau « Heizyde ».

Le 4 septembre, à 4 heures du matin, les habitants de Lebbeke furent réveillés par une vive fusillade.



La garde civique à Anvers



A Anvers : La Place Verte en temps de paix.

L'armée allemande attaquait la localité, défendue par quelques avant-postes belges qui se replièrent sur l'Escaut.

A 7 heures du matin, elle envahissait la commune, brisant les vitres, enfonçant les portes, chassant les femmes et les enfants, poussant devant elle, pour s'en couvrir comme d'un bouclier vivant, les hommes qu'elle arrachait de leurs demeures.

Peu après, la commune fut soumise à un bombardement. L'église, spécialement visée, fut atteinte par quelques obus qui y causèrent d'assez graves dégâts. Une dizaine de maisons furent sérieusement endommagées. Puis commencèrent le pillage et l'incendie. Vingt maisons et fermes furent pillées. L'intervention du bourgmestre auprès du général Gronen sauva seule la commune d'une destruction complète.

La commune de Saint-Gilles-lez-Termonde fut en grande partie détruite.

A 9 h. 15 du matin, l'armée allemande bombardait Termonde. Une heure après, elle entra dans la ville par les rues de l'Église, de Malines et de Bruxelles. Les troupes allemandes pénétrèrent à l'hôpital civil. Elles y prirent comme otages le Dr Van Winckel, président de la Croix Rouge, qui y soignait des malades et des blessés, le Révérend M. Van Poucke, aumônier et M. César Schellekens, secrétaire de la Commission des hospices civils, et les entraînaient vers le centre de la ville, arrêtant sur leur passage les bourgeois qu'elles rencontraient et les emmenant avec elles.

Pendant ce temps, des soldats pillaient les caves, pâtisseries, boulangeries, épicerie, débits de boissons. Les tablettes des fenêtres disparaissaient sous la masse des bouteilles.

Une compagnie commandée par un hauptmann fit irruption dans les locaux de la Banque centrale de la Dendre, institution privée, et les visita de fond en comble.

Peu après une équipe spéciale entra à la banque. Elle fit sauter, dans le cabinet de l'administrateur-délégué, un petit coffre-fort et y enleva une somme de 2.100 francs. Elle força la porte en fer forgé commandant l'entrée des souterrains où se trouvaient les coffres-forts des particuliers. Une seconde porte, se trouvant à l'entrée même des souterrains, résista à toutes les tentatives d'effraction. Les coffres-forts des particuliers ne demeurèrent indemnes que grâce à la solidité des installations.

Pendant ce temps, le général von Boehn posait, sur le perron de l'Hôtel de Ville, devant l'objectif d'un photographe.

Vers 3 heures de l'après-midi, les pionniers (9e) mirent le feu aux ateliers de construction de Termonde et à quatre groupes de cinq maisons, à l'intérieur de la ville.

Dès ce moment, des officiers allemands invitèrent les habitants restés en ville à partir, Termonde devant être entièrement détruite.

Vers 5 heures du soir, un commandant allemand fit mettre en liberté les détenus de droit commun, au nombre de plus de 135, qui se trouvaient dans la prison et qui se dispersèrent dans les environs.

Le lendemain, 5 septembre, commence, sous les ordres du major von Sommerfeld, l'incendie systématique de la ville.

L'hôpital ne fut pas épargné. Il fut aspergé de pétrole et livré au feu. En hâte les malades, les vieillards et les blessés furent transportés au dehors ; un épileptique demeura dans le brasier.

L'église du béguinage, construction de la fin du seizième siècle, fut incendiée le même jour.

Pendant toute la journée les soldats allemands continuèrent le pillage commencé la veille. La bijouterie de M. Van den Durpel-Goedertier et de nombreuses maisons de particuliers furent entièrement saccagées.

Le dimanche 6 septembre, le commandant von Sommerfeld ordonna de continuer l'œuvre de destruction.

Comme à Louvain et à Andenne, le feu fut mis de préférence aux quartiers riches où les soldats trouvaient matière à piller.

L'incendie ne cessa que le 7 septembre ; les pionniers, au dire d'un officier allemand, étaient partis pour détruire les voies ferrées. La plupart des maisons qui avaient été épargnées portaient l'inscription : « Nicht anzünden » (ne pas mettre le feu).

Le même jour, une sentinelle allemande ayant été tuée devant l'usine Vertongen par un soldat belge posté sur la digue située de l'autre côté de l'Escaut, le major von Fortsner dit à un des notables de Termonde : « Il reste aux environs de Termonde des fabriques ; si vos soldats touchent encore à l'un des nôtres, elles seront détruites comme l'a été la ville. »

Le 4 septembre, les Allemands bombardèrent aussi le petit village d'Appels pendant plus d'une heure, bien qu'aucune force belge n'y séjourât. Un enfant fut tué par un éclat de shrapnell. Quelques minutes après le bombardement, des soldats allemands envahirent la commune ; ils mirent le feu à l'habitation du nommé Laureys (Casimir), qui avait été atteint par un éclat d'obus, laissant le malheureux dans les flammes. Ils incendièrent encore huit maisons et sacca-



Arrivée à Anvers de 300 Allemands capturés à Aerschot.

gèrent la plupart des autres. Ils enfermèrent pendant une heure et demie dans l'église le curé et les habitants de la commune et ne les mirent en liberté qu'après les avoir contraints à serrer la main de leurs gardiens.

Trouvant dans la maison du garde champêtre le képi de cet agent, ils incendièrent l'habitation. La maison du nommé Veldeman Adolphe, où se trouvait une vieille tunique appartenant à son fils, soldat de l'armée belge, fut brûlée ainsi que quatre maisons avoisinantes.

Toutes les maisons du village furent pillées.

De nombreux habitants de Lebbeke, de Saint-Gilles, de Termonde, arrêtés par les troupes allemandes, ont été emmenés en Allemagne.

Le curé de Lebbeke, son vicaire, le secrétaire communal, le notaire et près de 450 habitants des communes précitées ont été internés, partie au camp de Soltau, partie au camp de Munster (Hanovre).

Pendant toute la durée du voyage et pendant les premiers temps de leur internement, ils ont été traités de la manière la plus odieuse. En cours de route, trois d'entre eux, épuisés par la faim, se mirent à divaguer. Ils furent aussitôt massacrés : deux furent tués à coups de baïonnette ; un fut jeté sur la voie et abattu.

Vingt-cinq habitants de Lebbeke et de Saint-Gilles ont été assassinés par les troupes allemandes sur le territoire de Lebbeke et de Saint-Gilles. A part quatre, les nommés Hertogh, Van Malderen, De Boeck, Mannaert, tous ont été massacrés ou achevés à coups de baïonnette, de pic ou de hache. La plupart étaient défigurés à tel point qu'il n'a été possible de les identifier que par les objets dont ils étaient porteurs. Douze d'entre eux, originaires de Lebbeke, s'étaient réfugiés dans la ferme d'Octave Verhulst ; ils ont été liés corps à corps et conduits derrière la ferme où ils furent massacrés. Leurs cadavres ont été jetés dans la même fosse. Six habitants de Saint-Gilles ont été liés bras à bras et emmenés à Lebbeke. Les Allemands leur crevèrent les yeux et les massacrèrent ensuite à coups de baïonnette.

D'autres, les nommés Van Weyenberg, Louis Van Damme, François Moens, de Lebbeke, eurent la tête fendue à coups de sabre en présence de leurs femmes et de leurs enfants.

Deux habitants de Termonde ont été tués dès l'en-

trée des Allemands dans la ville. Un habitant d'Appels, le nommé Théodore Van den Bossche, a été abattu à coups de revolver ; un autre, le nommé Wauters, a été blessé par un coup de fusil.

Le 4 septembre, jour de l'attaque de Termonde, six fantassins allemands ont fait feu par deux fois à bout portant (5 mètres) sur le Dr E. Hemeryck et sur son porte-sac, revêtus tous deux du brassard de la Croix Rouge. Le porte-sac est mort cinq jours plus tard d'une plaie faite par une balle explosive dans la partie supérieure de la cuisse, plaie de 20 centimètres, face postérieure. Les constatations ont été faites par trois médecins, à l'ambulance installée dans l'usine Vertongen. Une troisième décharge fut tirée sur le docteur Hemeryck, alors que son porte-sac était tombé.

Réoccupation de Termonde par les troupes belges

(10 septembre 1914)

La réoccupation de Termonde par les troupes belges a été marquée par de nouvelles atrocités.

Au cours du combat, des soldats allemands, commandés par un officier, se sont fait précéder sur la route de Saint-Gilles-lez-Termonde par quinze civils, dont trois dames et deux jeunes filles.

A Saint-Gilles, un civil, dont les Allemands avaient transpercé le ventre à cinq endroits, était attaché en croix à la porte d'une maison, la main droite liée à la sonnette et la main gauche attachée à la poignée de la porte.

Le nommé Camille De Rijken, chauffeur à Termonde, a été tué, en présence de sa femme, d'un coup de baïonnette.

Deuxième bombardement de Termonde

(16 et 17 septembre 1914)

Le 16 septembre, vers 5 h. 30 du soir, les troupes allemandes reprirent le bombardement de Termonde.

La plupart des habitants qui, après le 10 septembre, étaient rentrés dans la ville, se retirèrent sur la rive gauche de l'Escaut, de même que la petite garnison de 250 hommes de troupes belges qui s'y trouvait. Une douzaine atteignirent l'église de Notre-Dame, récemment restaurée.